

Sylvie Yvert, *Ceci n'est pas de la littérature... Les forcenés de la critique passent à l'acte* (éditions du Rocher, 2008, 222 p., 14,90 €). Sylvie Yvert recueille ici les amabilités proférées au fil du temps par les écrivains français à l'endroit de leurs collègues ou de leurs œuvres : « Seuls les "gendelettes" ayant daubé sur des écrivains devenus intouchables, parfois de puissance à puissance, ont ici droit de cité ». Un magazine féminin rendant compte de l'ouvrage n'a pas hésité à proclamer finement : « Yvert, c'est notre printemps ». Il faut quand même avoir la narine bien obstruée pour considérer comme printaniers les effluves émanant de ce rassemblement de rancoeurs, de rancunes, de jalousies voire des haines pures comme celle exprimée par Céline dans son pamphlet contre Sartre. L'œil, lui, se régale à redécouvrir les paris ratés sur la postérité (« Qu'est-ce qu'un Céline ? Dans vingt ans, on n'en parlera plus alors qu'on lira éternellement Duhamel ! »), les plantages magnifiques de l'inénarrable Nisard (« L'histoire des ouvrages durables n'aura qu'une mention sévère pour les *Mémoires d'outre-tombe* »), les flèches des spécialistes du curare (Bloy, Renard, Suarès, Nabe), les tirs croisés (Claudel assassine Gide, Gide descend Claudel), les concaténations (Hugo atomise Stendhal qui allume Chateaubriand), les cibles toutes faites (Dumas, Zola, Duras), les critiques inattendus (Delfeil de Ton, Jean Yanne, François Mitterrand), les classiques (la critique de *Madame Bovary* par Barbey d'Aurevilly). La tentation est grande pour le lecteur moderne de se dire que tout ce qui contient un peu de hargne date d'un certain temps, que l'époque a tourné à une critique émoullie qui ne réussit à dégainer que lorsque Houellebecq ou Angot sortent un livre. L'examen des sources, scrupuleusement notées par Sylvie Yvert qui a fait un beau travail de ratissage, montre que les phrases les plus vachardes sont en fait extraites d'écrits intimes ou posthumes, de feuilles confidentielles, de correspondances privées ou de propos rapportés. De même, la bravoure diminue avec le temps : quand Charles Dantzig déclare en 2005 que Montaigne « écrit comme une noix », il ne fait pas preuve d'une grande témérité. Autre danger : les phrases isolées, sorties de leur contexte, sont parfois ambiguës : quand Gracq écrit que « les plus beaux poèmes de Mallarmé sont des fleurs de cimetière, des bouquets frileux de la Toussaint », on ne sait s'il s'agit vraiment d'un avis négatif, on peut être sensible au charme des chrysanthèmes. Le mot de la fin à Dumas, cité en exergue : « Laissez donc, laissez-les me jeter la pierre. Les tas de pierres c'est le commencement du piédestal. »